ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE SAVOIE

Séance académique du 19 février 2020

La jeunesse de Marie-Christine de Bourbon
et
sa vie après la mort de son mari
Le Roi de Sardaigne Charles-Félix

Communication de M. Jean Henri VIALLET
Président de l'Académie florimontane
Membre associé de l'Académie de Savoie

La jeunesse de Marie-Christine de Bourbon

La princesse Marie-Christine de Bourbon qui devait un jour aimer la Savoie, aussi passionnément que celui qui deviendra son mari, est née à Naples le dimanche 17 janvier 1779. Elle était issue de la famille des Bourbons et parmi ses ancêtres, celui auquel elle portait le plus d'affection était le roi de France Saint-Louis.

Son père Ferdinand IV (12 janvier 1751 - 4 janvier 1825), roi de Naples de 1759 à 1825, était le fils de don Carlos, qui régna tout d'abord sur le royaume de Naples de 1734 à 1759, puis ensuite sur le royaume d'Espagne de 1759 à 1788. Don Carlos était le frère de Marie-Antoinette-Ferdinande de Bourbon qui a épousé le roi Victor-Amédée III de Sardaigne. De ce fait, leur fils Charles-Félix était un cousin de Marie-Christine.

Considéré comme l'ami des *lazzaroni*, Ferdinand reçu le surnom de *Re Nasone* (c'est-à-dire Roi au grand nez). Lorsqu'il devint en 1817 souverain du royaume des Deux-Siciles, il prit le nom de Ferdinand 1er. On le décrit comme un roi timide, inexpérimenté, indécis, mais il avait des qualités : douceur, bienfaisance et affabilité.

Sa mère Marie-Caroline d'Autriche (13 août 1752 - 8 septembre 1814) était la fille de la grande Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, et la sœur de la malheureuse Marie-Antoinette, reine de France.

Contrairement à Ferdinand, Marie-Caroline avait reçu une solide instruction. C'était une femme raffinée, intelligente et cultivée. A l'inverse de son mari, son caractère orgueilleux et fier lui attira les sévères jugements de l'histoire. Cependant, si elle est critiquable comme reine, elle fut une excellente mère. Elle était d'une grande tendresse pour ses enfants et s'occupait elle-même de leur santé et surveillait leur éducation.

Le mariage de Ferdinand et de Marie-Caroline fut célébré à Vienne le 12 mai 1768. Le frère de Marie-Caroline, l'empereur Joseph, qui n'aimait guère Ferdinand, dira de lui « *Il a les genoux cagneux et l'échine si souple qu'à chaque pas son corps balance et donne l'impression de tituber. Ses mains brunes et grossières sont très sales car il ne porte jamais de gants. La tête est relativement petite, surmontée d'une forêt de cheveux, noir de café, jamais poudrée… De toute sa vie, cet homme-là n'a jamais réfléchi, ni à lui-même, ni à son existence physique ou morale, ni à sa situation, ses intérêts et son pays. Il se contente de végéter jour après jour, se souciant seulement de tuer le temps* ».

Quant à Marie-Caroline en écrivant à sa mère, elle disait de Ferdinand « *Le roi est très laid de figure, mais au reste dans le caractère, tout est mieux qu'on ne l'avait dit… Ce qui*

m'impatiente le plus, c'est qu'il se croit beau et adroit et il n'est ni l'un ni l'autre. Il faut que je dise et avoue que je ne l'aime que par devoir. Il dit qu'il m'aime beaucoup, mais ne fait rien de ce que je veux ».

Lord Hamilton écrivait déjà en 1767 à lord Shelburne « *Malheureusement pour lui et son peuple, il n'a pas de précepteurs capables de l'instruire, ni des tuteurs qui aient cherché à lui inspirer des idées dignes de son rang. Le peuple napolitain l'aime tout bonnement parce qu'il est né à Naples* ».

Par contre, si nous ne connaissons pas l'avis de Ferdinand sur Marie-Caroline, nous savons qu'elle a fait l'objet de descriptions assez négatives, dont voici quelques exemples :

- Talleyrand, alors qu'il était ambassadeur de France à Naples, dit de Marie-Caroline « *Superbe et ambitieuse par caractère, cette princesse veut à tout prix jouer un rôle distingué sur le théâtre où figurent les grandes puissances. Exaltée dans ses passions, elle ne possède pas l'art de les cacher et ne dissimule pas ses sentiments* ».

- Louise-Elisabeth Vigée-Lebrun la dépeint ainsi « *Cette princesse, dont on a dit et écrit tant de mal était d'un naturel affectueux et très simple dans son intérieur ; sa générosité était vraiment royale… La reine de Naples avait un grand caractère et beaucoup d'esprit* ».

- L'écrivain Alexandre Dumas la décrit comme une « *Femme ardente à toutes les passions de la haine et de l'amour, luxurieuse à la fois de plaisirs et de sang* ».

Il est incontestable, qu'au début tout au moins de leur mariage, Ferdinand était amoureux de sa femme. Cependant, il semble qu'il ne montrait envers elle aucune délicatesse dans les moments intimes et se comportait souvent avec brutalité S'il eut quelques amours, on ne lui connaît pas de maîtresse en titre, ou du moins il sut le cacher jusqu'au décès de son épouse en 1814.

Ferdinand et Marie-Caroline eurent dix-sept enfants, mais seulement sept parvinrent à l'âge adulte : deux princes et cinq princesses.

Un célèbre tableau, conservé au musée de Capodimonte, représente le couple royal entouré de ses enfants Marie-Thérèse, Louise, François, Marie-Christine, Janvier et Joseph.

La reine a tenu son journal de 1781 à 1811, mais s'il est complet pour les années 1781 à 1785, il n'est malheureusement que partiel pour les années 1786 à 1811. Malgré tout, la lecture de son journal nous renseigne sur la vie à la cour de Naples, et surtout sur la vie de sa famille. Elle y évoque beaucoup les sentiments qu'elle porte à sa fille Marie-Christine.

Par exemple, suite aux décès de ses deux filles aînées Louise en 1802 et Marie-Thérèse en 1807, la reine évoque les liens affectifs particuliers qui l'unissaient à Marie-Christine, qu'elle avait surnommée Mimi.

Il nous permet de suivre entre le 5 et le 25 mars 1784, l'inoculation de la princesse Marie-Christine, et les effets secondaires qui en résultent. La reine suit et retranscrit jour après jour la « convalescence » de sa fille. Ses remarques sont intéressantes car elles nous permettent non seulement de connaître les pratiques de la vaccination à la fin du XVIIIe siècle, mais également l'inquiétude du roi et de la reine face à cette nouvelle pratique jugée encore risquée.

La princesse est donc inoculée au bras gauche avec deux piqûres. Six jours plus tard, les premiers boutons apparaissent et la reine écrit dans son journal « *la chère Mimi commença à se plaindre sous l'aisselle du bras et les boutons commencèrent à suppurer, on la purgea le soir* ».

Le 12 mars, soit une semaine après l'inoculation, elle écrit encore « *après avoir souffert la nuit de vomissements et de purge, elle fut bien toute la journée, elle marcha, fut gaie et la petite vérole parue être toute déclarée et faire son cours régulier* ».

À partir de ce moment là, Marie-Christine est jugée parfaitement rétablie le 20 mars ; sa bonne santé retrouvée la reine ne regrettait plus le choix de l'inoculer à titre préventif et pour remercier Dieu de son rétablissement, elle fit célébrer une messe le 25 mars suivant.

À travers son journal, on découvre également l'attachement affectif que la reine portait à ses enfants avec lesquels elle passe de nombreux moments. Elle joue avec eux à des jeux ludiques, elle s'occupe de leur éducation, qu'elle soit scolaire, artistique ou religieuse. Elle a le souci de leur santé et s'occupe personnellement des soins quotidiens à leur apporter.

En juillet 1784, la princesse Marie-Christine est frappée par des fièvres convulsives et des problèmes gastriques. Dès l'annonce de la maladie de sa fille, elle dit avoir « *sauté du lit et accouru* », et dans les jours qui suivent confie quotidiennement à son journal les poussées de fièvres, les vomitifs et purgatifs administrés, les vomissures et selles, et la reprise très aléatoire de l'appétit de la fillette.

Dès leur plus jeune âge, Marie-Christine et ses sœurs étaient unies par une grande amitié. Elles avaient toutes reçues de leur mère des surnoms. Par exemple Mimi pour Marie-Christine et Toto pour sa sœur Antoinette.

C’est au château de Caserte que Marie-Christine reçut sa première éducation, sous la direction de Mme Vincenza, marquise d’Ambrogio, austère en apparence, mais en réalité d’une grande douceur, dévouée et indulgente.

Le 8 décembre 1784, Marie-Caroline qui allait quitter Naples pour un voyage écrivait à sa fille âgée de cinq ans :

« *Chère Mimi*,

« *Prie Dieu pour ta mère, ne l’oublie jamais dans tes oraisons ; sois toujours soumise à ton père, aimes-le constamment ; sois dévote, obéissante, bonne ; remplis bien tous tes devoirs ; tâche d’être bonne et tu seras heureuse, car sans la vertu le bonheur est impossible* ».

Marie-Christine conservera cette lettre toute sa vie comme le plus précieux souvenir de sa première enfance. Elle y portera la mention suivante : Lettera della mia ottima ed adorata Mamma : Da Napoli 1784 (Lettre de mon excellente et adorée Maman : de Naples 1784).

Si la gouvernante de Marie-Christine la trouvait peu disposée aux études, elle avait remarqué qu’elle faisait preuve d’une grande douceur, aimable et empressée à rendre service.

Pendant sa petite enfance, Marie-Christine fit la connaissance de Mgr Alphonse de Liguori, qui contribua à l’épanouissement de ses vertus chrétiennes. Ce prélat, né dans les environs de Naples, avait été élevé à la dignité épiscopale. Très âgé, il avait obtenu l’autorisation de se retirer et vivait tranquillement à Nocera, non loin de la capitale, chez les religieuses du Saint Rédempteur. La reine l’appelait quelquefois à la cour et lui demandait de bénir ses enfants. Marie-Christine appréciait de pouvoir être bénie par ce saint prélat et à la cour on pensait que c’est grâce à la bénédiction de ce prélat que la petite Marie-Amélie tombée malade fut guérie.

C’est avec regret que Marie-Christine et ses sœurs apprirent sa mort au cours de l’année 1787. Son souvenir restera à jamais gravé dans leur mémoire.

Un règlement déterminait avec précision l’emploi de toutes les heures des journées de Marie-Christine. La matinée commençait toujours par une visite à sa mère en compagnie de Marie-Amélie, future reine des Français et pendant une heure, Marie-Caroline les interrogeait sur leurs études et leur donnait des avis pour leur conduite.

Il semble que la reine ait été plus attentive à sa fille Marie-Christine, parce qu’elle était moins favorisée sur le plan de l’intelligence et qu’elle se donnait beaucoup de peine pour

réussir dans ses études. À l'inverse, dans la mesure où Marie-Amélie avait une plus grande facilité pour apprendre, la reine se montrait plus sévère et plus exigeante envers elle.

Vers l'âge de dix ou onze ans, soit vers l'an 1789, Marie-Christine fit sa première communion. On ne connaît pas la date exacte, car il n'existe aucun détail sur cet événement. Le journal de la reine nous apprend simplement que cette première communion fut pour Marie-Christine le couronnement d'une période heureuse, car c'est à cette époque que son intelligence commença à se développer, ce qui lui fit réaliser d'importants progrès.

Mme d'Ambrozio était pour Marie-Christine une seconde mère. Cette gouvernante l'habituait ainsi que ses sœurs à s'aimer. Par exemple, chaque année pour leurs anniversaires, les plus jeunes offraient à leurs aînées un petit présent qu'elles avaient confectionné de leurs mains. Marie-Christine était tout heureuse de s'acquitter de ce devoir d'amitié envers ses sœurs aînées.

En 1790, elle eut la tristesse de voir partir sa sœur Marie-Thérèse, qui épousa l'archiduc François-Joseph-Charles, lequel deviendra deux ans après empereur d'Autriche et peu après sa sœur Marie-Louise, qui épousait le grand-duc de Toscane Ferdinand III. Mais elle se consola grâce à la naissance d'un petit frère qui fut prénommé Léopold, prince de Salerne.

En février 1793, la reine fait appeler Marie-Christine et ses sœurs pour leur annoncer que leur oncle Louis XVI, roi de France, avait été guillotiné le 21 janvier. Quelques mois plus tard, c'est-à-dire le 16 octobre, Marie-Caroline leur annonça que leur tante Marie-Antoinette, avait subi le même sort.

Lorsqu'elle eut quatorze ans, Marie-Christine était alarmée par des bruits de guerre qui lui faisait craindre pour la vie de ses parents. C'est à ce moment là que la reine lui écrivit ses recommandations qui ne devaient lui être remises qu'après sa mort. Datée du 1er décembre 1793, sa lettre révèle tout l'amour et la confiance qu'elle portait à sa fille :

« *Ma chère Mimi,*

« *Quand vous recevrez cette lettre, je n'existerai plus. J'avoue que de vous abandonner, mes chers enfants, me coûte infiniment ; mais j'espère fermement dans le Dieu de miséricorde qu'il vous conservera, bénira, soutiendra.*

« *Pensez, ma chère enfant, que vous restez l'aînée à la maison, conservez toujours un respect profond, une obéissance entière à votre cher père, et pour vos sœurs et frères une tendresse, un attachement infini qui leur compense celui de leur mère.*

« *Soyez attachée à votre sainte religion, cherchez dans elle toute votre consolation, votre soutien, votre bonheur, quel que soit le sort que la Providence vous aura destiné. Ce*

n'est que dans la sainte religion, et en en remplissant les devoirs, que vous serez tranquille, heureuse et contente.

« *Je vous quitte dans un âge et dans un moment dont le cœur me saigne, mais aux volontés divines, il faut se soumettre. Obéissez toujours à votre cher père ; je compte beaucoup sur l'amitié de votre sœur Marie-Thérèse, écrivez-lui souvent et cultivez sa tendresse pour vous. Soyez toujours bien attachée à votre frère, à sa future épouse quand elle viendra ; tâchez toujours de faire du bien, d'être mesurée dans vos paroles pour ne point faire de mal à personne. Soyez dévote, charitable, pieuse.*

« *Cherchez en Dieu tout votre bonheur, votre consolation. Soyez une tendre sœur, amie, et demi-mère pour vos sœurs et frères cadets. Priez journellement pour mon âme, comme moi, si Dieu a miséricorde de moi, je prierai pour vous. Donnez la bénédiction en mon nom à Marie-Amélie, Marie-Antoinette, Léopold et à l'enfant nouveau-née.*

« *Adieu, ma bien chère enfant ; je vous recommande au Dieu de bonté, il aura soin de vous ; c'est à quoi se confie votre triste, mais bien tendrement attachée mère et amie* ».

Mais la terreur que Marie-Caroline exprimait dans cette lettre n'était pas fondée, car elle devait vivre encore vingt et un ans.

Cette lette lettre n'a jamais été remise à Marie-Christine. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle a été trouvée dans les papiers de la reine. C'est parce que la reine trouvait sa fille suffisamment sérieuse qu'elle l'avait choisie pour lui confier l'exécution de ses volontés.

Malgré les événements dramatiques qui se profilaient à l'horizon, Marie-Christine poursuivait le cours de son éducation intellectuelle et morale. Elle se mit à l'étude du français et de l'allemand et montrait également des dispositions pour le dessin, la peinture et la musique. C'est à cette époque, qu'elle se mit à écrire son journal dans lequel elle décrit chaque jour ses occupations et ses impressions.

Vers l'année 1797, Marie-Caroline, parlant de Marie-Christine, n'hésite pas à dire « *L'aînée est plus grande que moi, de superbes couleurs et un caractère angélique. Elle fera le bonheur de tout mari qui l'aura. La Mimi, je lui souhaite un sort tranquille, indépendant et qu'elle me ferme les yeux. Voilà la vérité, car me séparer d'elle serait me blesser au vif* ».

Et l'année suivante, lorsque sa fille eut 18 ans, elle dit encore « *Marie-Christine à dix-huit ans, parfaitement bien réglée, saine, belles couleurs, fraîcheur, jeunesse, mais pas très belle et attachante* ».

En 1798, alors qu'elle séjournait à Caserte, Marie-Christine apprit que la paix signée l'année précédente par son père, le roi Ferdinand, fut rompue par les révolutionnaires Français. Ceux-ci envahirent le royaume de Naples, contraignant le roi et sa famille à se retirer à Palerme.

Après avoir récupéré les joyaux de la couronne, les trésors de l'État et les autres objets de valeur, le roi, la reine et leurs enfants embarquèrent sur un navire qui devait les emmener à Palerme.

Pendant la traversée qui fut mouvementée à cause d'une tempête, le jeune prince Albert agonisa sous les yeux de la famille royale. Marie-Christine n'oubliera jamais ces longues et horribles heures qui lui parurent des siècles.

En 1799, Marie-Christine a vingt ans.

Compte-tenu des circonstances, Marie-Christine n'éprouva pas le besoin de découvrir cette île sur laquelle se trouvaient tant de curiosités de l'antiquité. Palerme, pourtant située dans un site agréable, n'était pour elle qu'une ville de refuge. Mais, les pauvres qui étaient nombreux dans la ville furent rapidement l'objet de sa pieuse sollicitude.

Durant les premiers temps de sa présence sur l'île, Marie-Christine visita régulièrement les églises et les communautés religieuses. Il est vrai que Palerme comptait à cette époque, soixante et onze couvents, huit abbayes, dix-huit conservatoires religieux pour les filles pauvres, deux pour les garçons, une église de rite grec et treize églises latines, dont la plus remarquable était celle de sainte Rosalie.

Au mois de janvier 1800, le roi Ferdinand put enfin rentrer à Naples avec sa famille et peu de temps après Marie-Christine, ses sœurs et frères partirent avec leur mère pour Vienne où ils séjournèrent pendant près de deux ans. C'est sur un navire anglais, le Foudroyant, qu'ils voyagèrent.

Si Marie-Caroline souhaitait se rendre à Vienne c'était dans l'intention d'intéresser son neveu, l'empereur d'Autriche, à la situation de son royaume. Mais en cours de route, elle apprit que les Français avaient défait l'armée autrichienne à Marengo, le 14 juin 1800. Arrivés à Trieste, Marie-Caroline et ses enfants continuèrent leur voyage jusqu'à Vienne, où ils arrivèrent le 14 août.

C'est avec un immense plaisir que Marie-Christine retrouva sa sœur Marie-Thérèse qu'elle n'avait pas revue depuis dix ans, ainsi que sa sœur Marie-Louise, mariée au grand-duc de Toscane. Elle profita de son séjour dans la capitale de l'Autriche, pour perfectionner son allemand.

Comme elle aimait les pèlerinages, elle se rendait sur une haute montagne de la Styrie, située à deux jours de Vienne, où on vénère depuis le neuvième siècle Notre-Dame de Mariazell. C'est dans ce lieu, qu'à la fin du mois de juin 1801, Marie-Christine, accompagnée

de ses sœurs et d'autres princesses, vint faire ses dévotions. Elle y vit de nombreux pèlerins venant de toutes les villes de l'empire d'Autriche.

Quand ils sont revenus à Schönbrunn, elle confia ses impressions sur son pèlerinage dans son journal, malheureusement aujourd'hui perdu.

Pendant leur séjour à Vienne, l'archiduchesse Marie-Clémentine d'Autriche, épouse de son frère François, duc de Calabre, mourut. Marie-Caroline écrivit le 6 décembre 1801 « *Mes pauvres enfants ne font que pleurer une tante qui était pour eux une tendre sœur, et qui, à ma mort, aurait été pour eux une mère* ».

Après un séjour de deux ans en Autriche, Marie-Caroline et ses enfants quittèrent Vienne pour rentrer à Naples. Ils firent une nouvelle halte à Mariazell où Marie-Christine et ses sœurs et frères voulaient se recommander à la protection de la sainte Vierge. Leurs vœux furent exaucés car le retour se fit sans incidents. A Trieste, c'est sur une frégate napolitaine qu'ils regagnèrent Naples. Comme sa mère, ses sœurs et frères, Marie-Christine eut la joie d'embrasser son père accouru à leur rencontre non loin de Foggio, c'était le 17 août 1802.

Mme d'Ambrozzio qui s'affaiblissait et devenait aveugle avait obtenu la possibilité de résider au palais royal en récompense de ses longs services. Elle fut remplacée auprès de Marie-Christine et de Marie-Amélie par la baronne Mandelle qui était venue de Vienne avec elles.

Peu de temps après, la sœur de Marie-Christine, la princesse Marie-Antoinette, fiancée au prince des Asturies, qui deviendra roi d'Espagne sous le nom de Ferdinand VII, partait pour l'Espagne. Avant son départ, le mariage de la princesse fut célébré par procuration à Naples, puis elle quitta le palais royal pour s'embarquer pour son nouveau pays. Pour Marie-Christine et ses sœurs, ce fut un jour de tristesse, car elles s'étaient toujours tendrement aimées et eurent le pressentiment qu'elles ne se reverraient plus jamais.

La vie de Marie-Christine ne s'écoulait malheureusement pas qu'avec des périodes de joies. Ainsi, dans la nuit du 26 au 27 juillet 1805 un terrible tremblement de terre secoua Naples. Terrifiée, elle se réfugia dans l'appartement de sa sœur Marie-Amélie. Toutefois, la famille royale préféra s'éloigner pendant une journée du palais royal. S'il y eut peu de dégâts, c'est grâce, disaient les Napolitains, à la protection de Sainte Anne, dont l'église portant son nom venait de célébrer la fête. Mais d'autres villes du royaume furent très touchées par ce tremblement de terre et on eut à déplorer plusieurs centaines de morts.

Marie-Christine accepte la main de Charles-Félix

La princesse menait toujours une vie simple et exprimait des sentiments profondément religieux. Elle avait horreur des fêtes mondaines, inévitables à la cour de Naples, même si elle se résignait parfois à y participer. Elle tenait fermement à ses pratiques de piété, car elle y trouvait son repos et son bonheur. Il n'est pas impossible qu'elle ait préféré, comme Charles-Félix, la vie religieuse à la vie de cour.

En effet, lorsqu'en 1805, elle atteignait sa vingt-sixième année, elle ne s'était toujours pas résignée à se marier, alors que trois de ses sœurs l'avaient été à vingt ans. Si plusieurs partis avantageux s'étaient présentés à elle, elle les avait repoussés parce qu'elle envisageait de rentrer un jour en religion.

Dans les premiers jours du mois de septembre 1805, Ferdinand et Marie-Caroline accueillent à Naples le roi de Sardaigne Victor-Emmanuel 1er et son épouse la reine Marie-Thérèse. A l'occasion de ce voyage, ils étaient accompagnés de Charles-Félix, marquis de Suse depuis l'invasion de la Savoie par les Français. Celui-ci, grand amateur de musique et de beaux-arts, était le possible prince héritier depuis la mort en 1799 du petit Charles-Emmanuel, fils unique du roi Victor-Emmanuel. Il était à quarante ans un parti idéal pour la douce Mimi qui venait d'avoir vingt-six ans.

Quelques semaines plus tard, deux envoyés du roi Victor-Emmanuel se présentèrent à la cour de Naples pour demander officiellement au roi la main de sa fille Marie-Christine, pour le prince Charles-Félix.

Dans un premier temps, Marie-Christine fit savoir qu'elle n'envisageait pas de se marier, mais qu'elle préférait demeurer auprès de sa « *tendre et adorée mère* » en attendant que les circonstances lui permettent de prendre le voile.

Cependant, la reine Marie-Caroline qui désirait ardemment une alliance avec la Maison de Savoie, intervint auprès de sa fille pour lui faire observer que près de Charles-Félix, elle pourrait continuer à mener cette vie simple et tranquille qui lui convenait parfaitement.

Mais surtout, Charles-Félix étant également porté sur la religion, elle pourrait continuer les œuvres de bienfaisance qui avaient une grande importance pour elle. Ces considérations finirent par décider Marie-Christine à accepter la main de Charles-Félix.

En fait, les seuls motifs de cette union étaient, pour Marie-Christine, l'espoir de vivre loin du trône et de s'entraider pour gagner le ciel. Elle était loin à cette époque de penser qu'un jour cette couronne royale à laquelle elle voulait échapper viendrait ceindre son front.

Puisqu'elle avait accepté d'épouser Charles-Félix, la nouvelle de son consentement fut donnée à la fin du mois d'octobre 1805.

Lorsqu'il en fut informé Charles-Félix écrivit à Marie-Christine, de Cagliari le 9 novembre 1805 :

« *Madame, le consentement donné par votre Altesse Royale à la demande que j'ai prié le roi mon frère de faire à Leurs Majestés, a mis le comble à mes vœux et m'a donné l'assurance du plus heureux avenir.*

« *Veuillez, ma chère cousine, être bien persuadée de toute ma reconnaissance, et de l'engagement que je prends de contribuer toujours à votre bonheur.*

« *Vous priant, en attendant, d'agréer les seules expressions qu'il m'est permis jusqu'à présent de donner aux sentiments avec lesquels je suis, Madame, de Votre Altesse Royale, le très affectionné cousin* ».

Les consentements ayant été donnés, on se préparait à organiser le mariage lorsque les événements politiques vinrent en retarder la célébration. Bien que le roi Ferdinand ait signé le 21 septembre 1805 un traité de neutralité, Marie-Caroline continuait à entretenir des relations avec l'Angleterre pour lutter de nouveau contre la France. Napoléon prit très mal la chose et pour se venger proclama la déchéance du roi Ferdinand et donna le trône à son frère Joseph, le 3 décembre 1805.

Un mois plus tard, 40.000 soldats Français conduits par le général Masséna, envahissaient le royaume de Naples afin d'en prendre possession. Les alliés de Ferdinand, c'est-à-dire les Russes et les Anglais, n'avaient pas les moyens de s'opposer aux forces napoléoniennes. Ils décidèrent donc de ne pas résister et entreprirent leur retraite, laissant le roi de Naples se débrouiller avec ses faibles forces.

Après avoir hésité, Marie-Christine se réjouissait d'épouser un prince qui n'avait pas pour ambition de devenir roi et qui de ce fait lui épargnerait, en tout cas elle l'espérait, le malheur d'être reine. Ses pensées allaient donc vers son fiancé avec lequel elle échangeait régulièrement des lettres pleines d'une affection réciproque.

C'est ainsi que le 22 janvier 1806, alors que les Français marchaient sur Naples, elle écrivit à Charles-Félix :

« *Monsieur,*

« *Je remercie Votre Altesse Royale de l'obligeante lettre que j'ai reçue d'Elle par les mains de ma bonne maman : les tristes moments où nous nous trouvons ne me permettent guère d'écrire ; je suis toute occupée de mes parents et de leur chagrin que je voudrais pouvoir diminuer.*

« *Malgré cela, je ne veux pas manquer, mon cher cousin, de vous assurer combien je suis flattée des sentiments que vous m'exprimez.*

« *Je vous prie de me croire sans cesse, Monsieur, de Votre Altesse Royale la très attachée cousine* ».

Abandonné par ses alliés, le roi Ferdinand IV n'avait plus qu'un souci : se mettre en sûreté, à Palerme où Il se rendit le 23 janvier, rejoint un peu plus tard par sa famille.

Comme elle l'avait déjà fait en 1799, Marie-Caroline appela son peuple aux armes pour la défense de la patrie en danger. Malheureusement, son appel ne fut point entendu et après trois semaines d'efforts, sans succès, elle se décida à partir pour la Sicile. Avec les princesses Marie-Christine et Marie-Amélie, la reine embarqua sur l'Archimède, vaisseau napolitain, escorté de plusieurs autres navires sur lesquels se trouvaient des serviteurs fidèles et des soldats. Les frères de Marie-Christine, le prince royal François et le prince de Salerne Léopold, restèrent encore quelque temps en Calabre avant de rejoindre la Sicile.

Les adieux de Marie-Christine à sa ville de Naples furent tristes car c'était là que s'étaient écoulés les beaux jours de son enfance.

Une tempête, semblable à celle de 1798, dispersa bientôt l'escadre, rejetant dans le golfe de Naples plusieurs navires qui tombèrent aux mains des Français. Par contre, celui sur lequel se trouvait Marie-Christine finit par arriver à Palerme le 16 février 1806, après cinq jours de navigation.

Pour Marie-Christine, seule la religion lui donna la force de supporter tous ces événements. Le secrétaire de la légation d'Autriche écrivit au comte Kaunitz « *La reine vit isolée dans une ville voisine de Palerme, sans voir personne ; le roi va à la chasse et les princesses Marie-Christine et Marie-Amélie font leurs dévotions en visitant les églises* ».

Pour la famille de Savoie qui se trouvait toujours en Sardaigne, les choses n'allaient guère mieux. Victor-Emmanuel comptait toujours sur ses alliés pour rentrer en possession de ses États ; mais après la bataille d'Austerlitz, il comprit qu'il n'avait plus rien à espérer. Il se décida à retourner en Sardaigne.

Charles-Félix déchargé du gouvernement de l'île, revint à la vie privée. Le 25 mars 1806, Marie-Christine lui écrivit de Palerme pour lui faire part de ses chagrins :

« *Vous avez déjà su par ma bonne maman, notre départ malheureux de Naples et notre arrivée ici. A présent, nous attendons à tout moment mes frères qui doivent arriver, ayant dû quitter la Calabre parce que les ennemis étaient en trop grand nombre. Leur arrivée diminuera peut-être le chagrin où je vois ma famille.*

« *Je vous remercie, mon cher cousin, pour l'obligeante lettre que vous avez bien voulu m'écrire, pour la part que vous prenez à nos chagrins et peines. Votre Altesse Royale peut être assurée que si les malheureuses circonstances politiques ont mis des entraves à notre bonheur dont je me flattais de jouir en contribuant au vôtre, mes sentiments pour Elle n'ont pas pour cela diminué ; ma bonne et chère maman m'ayant promis que si les choses se remettaient, elle y contribuerait au plus tôt.*

Je vous prie d'être persuadé de la sincérité des sentiments avec lesquels je me dis, Monsieur, de Votre Altesse Royale, la très attachée cousine ».

Quelques jours plus tard, le 6 avril, elle écrit à nouveau à son fiancé :

« *Mon cher cousin,*

« *C'est aujourd'hui votre jour de naissance ; ma bonne maman m'a permis d'être la première à vous faire mon compliment. Puisse ce jour être toujours heureux, puissiez-vous le voir revenir bien des fois. Puissiez-vous me dire dans bien des années, que ce jour fut heureux pour vous. J'y ferai, de mon côté, le possible. Alors je serai parfaitement heureuse. Puissions-nous, durant ces belles années, réunir nos voix pour remercier la chère bonne maman, qui, en unissant nos mains, ne pourra qu'unir nos cœurs.*

« *Mon cher cousin, si tous les vœux que je forme pour votre bonheur s'accomplissent, vous n'aurez rien à désirer ; et alors je serai parfaitement heureuse.*

« *Ce sont les sentiments de celle qui est et sera toujours, pour toute la vie, votre très affectionnée et très attachée cousine* ».

Le 21 mars 1806, Marie-Christine apprit la mort de sa sœur Marie-Antoinette, sa chère Toto, à la cour d'Espagne. Celle-ci était âgée seulement de 22 ans. Marie-Christine fut particulièrement affectée lorsqu'elle apprit les circonstances de sa mort, car il semble que sa sœur ait été empoisonnée par un favori de la reine en buvant une tasse de chocolat. Elle expira dans d'horribles souffrances.

Mariage de Marie-Christine et de Charles-Félix à Palerme

Comme il allait épouser sa cousine, Charles-Félix en informa le pape Pie VII qui le félicita de son choix et leva l'empêchement de consanguinité qui existait entre les futurs époux.

Le 12 novembre 1806, le pape lui écrivit une lettre dans laquelle on peut lire :

« *Nous prions de tout Notre cœur la clémence divine d'accorder à votre alliance une postérité nombreuse, heureuse et prospère, qui soit digne de votre vertu, de votre piété, de votre religion et de celle de vos ancêtres, pour la louange et la gloire du Tout-Puissant, l'augmentation de la foi catholique, ainsi que pour la paix et la tranquillité de la Société chrétienne….* ».

Au début du mois de janvier 1807, une frégate sicilienne devait se rendre en Sardaigne pour amener Charles-Félix à Palerme. Voici ce que Marie-Christine lui écrivit le 10 janvier 1807 :

« *Monsieur, mon cher cousin,*

« *Je vous écris ce peu de lignes pour le départ du vaisseau qui va vous prendre. J'espère que son arrivée ne vous déplaira pas, puisque vous avez eu la bonté de me marquer dans vos dernières lettres le désir, flatteur pour moi, de le voir arriver.*

« *Toute ma famille, et moi particulièrement, vous souhaite un bon temps, un vent favorable et une heureuse traversée. Elle espère que vous ne souffrirez aucune des incommodités que peut occasionner un voyage par mer.*

« *Je vous prie de croire que je partage tous leurs sentiments à cet égard. Le portrait que ma chère maman m'a donné me fait le plus grand plaisir, il sera le plus cher de mes ornements.*

« *Croyez à l'attachement que vous a voué, pour la vie, celle qui se dit, de Votre Altesse Royale, Monsieur mon très cher cousin, la très attachée cousine* ».

Comme le départ de la frégate fut retardé à cause du temps, Marie-Christine ajouta à sa première lettre une seconde feuille, dans laquelle elle écrit :

« *Je vous remercie des vœux que vous m'adressez pour la nouvelle année. Le mauvais temps et les vents contraires sont cause que vous n'avez pas reçu les miens. Je suis très flattée des regrets que vous voulez bien me témoigner du retard du vaisseau. On promet que dans un couple de jours il pourra partir. Je lui souhaite bon vent* ».

Il y eut un nouveau retard pour le départ de la frégate et, le 31 janvier, Marie-Christine écrit encore à Charles-Félix :

« *Je croyais ne plus vous écrire ; mais les retards survenus pour le départ du vaisseau m'obligent à vous en faire part. J'ose me flatter que tous ces retards vous déplairont, et vous me ferez la justice de croire que je n'en suis pas fort contente. Ma bien chère maman vous fait connaître toutes les causes, et vous verrez qu'elles étaient inévitables* ».

Un nouveau retard fut encore à déplorer, et Marie-Christine écrit le 12 février à Charles-Félix :

« *J'ai reçu votre dernière du 2. J'ai été fort sensible aux regrets que vous me marquez avoir des retards survenus. La mer a été affreuse ; nous avons eu un vent et des pluies comme depuis longtemps il n'y en avait eu ; enfin voilà que le temps se met au beau, et je crois que le vaisseau partira ce soir, ou demain matin* ».

Enfin, le 12 février la frégate royale put partir de Palerme et arriva quelques jours après à Cagliari, où elle demeura quinze jours dans la rade.

Ce n'est que vers la fin du mois de février 1807, qu'avec une suite peu nombreuse mais brillante, Charles-Félix s'embarqua pour la Sicile où le roi Ferdinand IV et la reine Marie-Caroline lui firent bon accueil. L'archevêque de Cagliari, primat de Sardaigne, écrivit à l'archevêque de Palerme, pour lui parler de Charles-Félix et lui dépeindre « *les insignes qualités de son esprit et les hautes vertus chrétiennes qui ornaient admirablement son âme* ».

Jusqu'au jour de son mariage, Marie-Christine qui voyait assez rarement son fiancé lui écrit à plusieurs reprises. En voici quelques exemples :

« *J'espère que votre vilain mal de tête ne vous sera pas revenu, et que vous vous serez souvenu de moi ce matin en allant à l'église…* ».

« *Recevez mes biens sincères remerciements du superbe présent que vous m'avez envoyé. Je m'en parerai dès ce soir, il me sera toujours cher et précieux parce qu'il vient de votre main et qu'il est un gage de vos sentiments pour moi…* ».

Le roi et la reine de Naples ne négligèrent aucune occasion pour rendre agréable le séjour à Palerme de leur futur gendre. Ils organisèrent des promenades, des visites, des soirées au théâtre… Parfois Marie-Christine les accompagnait. Elle lui écrit par exemple :

« *Ma chère maman vient de me faire dire qu'elle a changé d'idée sur son projet de promenade de cet après-midi ; elle m'a permis de vous faire savoir que nous irons à la Marine avec ma chère belle-sœur (Isabelle) ; j'espère de vous y rencontrer. Le projet de ce soir au théâtre n'est pas changé, je me fais un plaisir de vous y voir. C'est avec amitié que je me dis - Votre affectionnée cousine* ».

Le mariage de Charles-Félix et de Marie-Christine fut célébré à Palerme, le lundi 6 avril 1807, dans la chapelle du palais royal, en présence de la cour et des principaux dignitaires de la ville. La chère Mimi était revêtue d'un somptueux habit de cour ; elle reçut de Charles-Félix l'anneau nuptial et un prêtre appela la bénédiction du ciel sur l'union du couple.

Les fêtes publiques données à cette occasion furent modestes car le temps n'était pas aux fêtes bruyantes et somptueuses. Mais des aumônes importantes furent distribuées aux pauvres qui remercièrent les nouveaux époux. De toute part, ceux-ci reçurent les félicitations les plus sincères.

Dès le lendemain, le 7 avril 1807, Marie-Christine écrivit à Victor-Emmanuel 1er qui se trouvait à Cagliari :

« *Mon cher beau-frère,*

« *Votre Majesté me pardonnera si je lui écris ce peu de mots : mais l'empressement de m'adresser à Elle comme sa belle-sœur me fait espérer qu'Elle voudra bien les recevoir avec bonté.*

« *J'ai été mariée lundi, c'est donc lundi que j'ai acquis plus de droits pour tâcher de mériter ses bonnes grâces ; ce titre m'est d'autant plus flatteur, qu'avec lui il m'est permis de dire combien j'ai de respect et d'attachement pour Votre Majesté.*

« *Mon bonheur sera de les lui démontrer tous les jours de ma vie ; je me flatte de la douce espérance que V. M. voudra bien les agréer et me croire pour la vie, de V. M. mon cher beau-frère, la très humble, obéissante et attachée belle-sœur et servante* ».

Le roi de Sardaigne s'empressa de répondre à sa nouvelle belle-sœur qui lui écrivit à nouveau le 20 avril 1807 :

« *Mon très cher beau-frère,*

« *Par le Chevalier Rikelmi, j'ai eu la satisfaction de recevoir la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer.*

« *Je lui en suis très reconnaissante, ainsi que de tous les mots pleins de bonté dont elle est remplie. Votre Majesté voudra bien être assurée de rencontrer en moi une belle-sœur qui, outre l'estime qu'elle a toujours eue pour ses vertus et ses grandes qualités, y ajoute à présent le plus respectueux attachement pour le frère de celui qui, devenu mon époux, fait tout mon bonheur. Ces mots prouveront à V. M. combien je suis heureuse d'être entrée dans sa vertueuse famille.*

« *Je demande pardon à V. M. de ce que je n'ai pas eu le plaisir de lui écrire par la dernière occasion : c'est que j'étais au lit pour une petite indisposition causée par le mauvais temps. Dieu merci, cela n'a duré que deux jours.*

« *Le Chevalier Rikelmi nous a dit, à notre grande satisfaction, que V. M. ainsi que toute sa charmante famille se porte bien ; ici la saison est si mauvaise qu'il est impossible de ne pas prendre quelque fluxion.*

« *Je prie V. M. de m'excuser si j'ai écrit une aussi longue lettre : c'est la plume qui m'a transportée, guidée par les sentiments du cœur de celle qui a l'honneur de se dire, de V. M., mon très cher beau-frère, La très humble et très attachée belle-sœur, amie et servante* ».

Mais les joies du mariage furent attristées par la mort, survenue à Vienne le 13 avril 1807, de la fille aînée du roi Ferdinand, Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche. La reine Marie-Caroline en fut inconsolable et Marie-Christine partagea sa douleur.

Charles-Félix sentit que ce n'était pas le moment de prendre congé de sa nouvelle famille. Il fut donc décidé que Marie-Christine et lui resteraient plusieurs mois à Palerme avant de s'embarquer pour la Sardaigne. Ils s'installèrent dans une grande maison avec un beau jardin, à Monteleone, à la sortie de Palerme.

Pendant ce séjour forcé, Charles-Félix adressa à la reine de Sardaigne, sa belle-sœur, qui se trouvait également à Cagliari, cette lettre :

« *Ma chère femme se met à vos pieds et me charge de vous dire qu'elle est bien fâchée de ne pouvoir vous écrire, étant au lit avec un peu de fièvre de rhume. Elle est bien sensible à votre amitié, et fera toujours son possible pour la mériter encore davantage. Quoique son incommodité soit légère, je ne laisse pas, comme vous pouvez croire, que d'être un peu inquiet. Elle est si bonne et s'écoute si peu, qu'il a fallu toutes les peines du monde pour la résoudre à se mettre au lit* ».

Marie-Christine montrait donc qu'elle avait une âme bonne pour les autres et cette bonté elle la gardera toute sa vie ce qui fera que Charles-Félix lui témoignera toujours sa confiance et son attachement jusqu'à sa mort.

Lorsque le jour de la séparation arriva, Marie-Christine eut le cœur bien gros car elle dut quitter ses parents et sa famille qu'elle adorait. Elle s'agenouilla aux pieds du roi et lui demanda sa bénédiction. Un vaisseau pavoisé aux armes des deux familles les attendait pour les emmener à Cagliari, résidence de Charles-Félix, où ils arrivent le 28 septembre 1807. Déchargé de la fonction de vice-roi, Charles-Félix et son épouse vont se consacrer entièrement aux œuvres de charité.

Ils coulèrent des jours heureux, mais le 16 août 1815, sur demande de son frère le roi, qui était rentré à Turin, le 21 mai 1814, Charles-Félix accepta d'exercer à nouveau les fonctions de vice-roi et ceci jusqu'au 10 juin 1816, où avec son épouse, il embarqua sur un navire de la flotte Sicilienne, le San Ferdinando, pour se rendre à Naples. Ils ne retourneront pas en Sardaigne, et après être passés par Rome, Modène et Venise, ils arrivent à Turin, le 6 juillet 1817.

Au grand désespoir de Marie-Christine, Charles-Félix montera sur le trône de Sardaigne suite à l'abdication de son frère Victor-Emmanuel 1er dans la nuit du 12 au 13 mars 1821. Il régna jusqu'à sa mort survenue à Turin le 27 avril 1831, au palais Madame, où il résidait avec Marie-Christine.

La vie de la reine Marie-Christine
après la mort de Charles-Félix

Après la mort de Charles-Félix, Marie-Christine va vivre encore 18 ans avant de le rejoindre à Hautecombe. La mort du roi fut une dure épreuve pour celle qui l'a aimé sans réserve. Très éprouvée, elle va se réfugier dans la religion.

Le 19 mai 1831, elle fit dire une grande messe dans l'église de Saint-Laurent, voisine du palais royal de Turin, à laquelle elle assista en personne du haut de la tribune royale.

Elle fonda un anniversaire perpétuel pour le repos de l'âme de son défunt mari, dans la crypte de la basilique royale de la Superga. L'inscription funéraire, sur un marbre blanc, est conçue en ces termes :

Sacrum anniversarium
ad expiationem piorum manium
Caroli – Felicis
Regis optimi
ad aram hujus crypta
qua Regum Sardiniæ corporæ
inferuntur,
Maria – Christina Borbonia Augusta
vidua ejus instituit.
Imperium magno splendore gessit annos decem.
Decessit Taurini V Kal. Maias A. MDCCCXXXI,
et ad basilicam Altœcumbanam apud Allobroges
quam instauraverat,
sicut jusserat, delatus est.

Voici la traduction de cette inscription « *Une messe anniversaire pour le soulagement de l'âme pieuse du très bon roi Charles-Félix a été fondée, par son auguste veuve Marie-Christine de Bourbon, à l'autel de cette crypte, où l'on dépose les corps des rois de Sardaigne. Ce prince a porté le sceptre avec une grande splendeur pendant dix ans. Mort à Turin le 27 avril 1831, il a été transporté, en exécution de ses ordres à la basilique de Hautecombe, restaurée par ses soins, sur l'ancien territoire des Allobroges* ».

Au palais de Turin, tout rappelait à Marie-Christine la présence de son époux et ravivait sa douleur, aussi ses médecins lui conseillèrent d'aller passer quelques mois dans une de ses résidences éloignées de la capitale. Elle décida donc de suivre leur conseil et partit dans un premier temps pour Naples. Mais elle n'oubliait pas que Charles-Félix lui avait laissé de soin d'achever la restauration de l'abbaye de Hautecombe.

Elle donna au comte Filiberto Avogadro di Collobiano ses instructions pour faire achever les travaux.

Voici la lettre qu'elle lui a écrite le 1er juin 1831, pour lui faire connaître ses désirs :

« *Oppressée par la plus vive douleur, à la suite de l'irréparable malheur dont j'ai été frappée par la mort de mon excellent Epoux et maître ; ma première et unique pensée, comme mon premier devoir, est de veiller à tout ce qui concerne l'exécution de ses volontés.*

« *Or, pour obéir à ses intentions avec ce religieux empressement qui caractérisait ses désirs, la première et la plus sacrée de mes obligations est assurément celle qui concerne Hautecombe, ce saint lieu qui m'était déjà bien cher à cause de l'intérêt que lui portait le Roi, mais qui aujourd'hui me l'est encore davantage à cause de la dépouille auguste et précieuse qu'il renferme.*

« *Je veux donc que ce pieux devoir soit rempli selon l'intention du monarque restaurateur, avec le respect qu'une veuve doit avoir pour les dernières volontés d'un mari bien aimé.*

A vous donc, qui avez toujours mérité sa confiance, qui l'avez constamment servi dans toutes ses vues religieuses ; à vous qui avez été dans ses derniers moments, le dépositaire de ses pensées, de ses ordres, et choisi pour être l'un des exécuteurs de ses suprêmes volontés, je confie la charge de donner suite aux pieux projets qui se rapportent à la restauration de cette royale abbaye.

« *Vous me rendrez compte à moi-même de tout ce qui se rapporte à l'accomplissement de mes instructions, et sans en dire davantage, je prie le Seigneur qu'il vous conserve* ».

Le 15 juin, après avoir donné ses instructions, elle partit pour Gênes où l'attendait la frégate qui portait le nom de Charles-Félix, pour la transporter vers la capitale du royaume des Deux-Siciles, où on lui fit une belle réception.

Mais, malgré les délicates attentions dont elle était l'objet, elle ne pouvait oublier son chagrin. Elle demeura un an en Italie méridionale, à Naples, à Rome et dans les environs et ce n'est que le 12 juillet 1832 qu'elle décida de quitter Naples pour revenir en Piémont. Le retour se fit à nouveau sur la frégate Charles-Félix qui déposa la Reine à Gênes.

De retour à Turin, elle y retrouva la jeune Marie-Christine de Savoie qui s'était installée à la cour, après le décès de sa mère Marie-Thérèse, veuve du roi Victor-Emmanuel 1er. Les deux Marie-Christine allaient ainsi se voir très souvent et visiter ensemble les églises, porter la consolation dans les hôpitaux et trouver la paix du Seigneur dans les monastères. Mais elles furent toutefois contraintes de se séparer, parce que le jeune roi Ferdinand II, des

Deux-Siciles, demanda officiellement, au roi de Sardaigne, la main de Marie-Christine de Savoie.

Bien qu'elle éprouvât des regrets devant la perspective de la voir partir, la reine, sacrifiant son propre bonheur à celui de sa filleule, prit part au consentement universel.

Vers la fin de l'automne 1832, elle accompagna sa nièce jusqu'à Gênes, en compagnie de Charles-Albert et de son épouse, car c'est dans cette ville que le roi Ferdinand devait attendre sa fiancée. Une fois le mariage célébré, la reine Marie-Christine prenant les mains des deux époux, dit au jeune roi « *Je vous donne pour épouse une jeune fille timide et peu versée dans les choses du monde : aimez-là, car elle est digne de vous : vous avez pour compagne une jeune sainte* ». Au moment de se séparer, Marie-Christine serra longtemps sur son cœur sa filleule qui allait s'embarquer pour Naples. Puis, quelques jours après, elle reprit la route pour Turin où elle arriva le 12 décembre.

Pour la première fois Marie-Christine se rend à Hautecombe sur le tombeau de son époux

Dans les premiers jours du mois de juillet de l'année 1833, Marie-Christine décida d'entreprendre le voyage jusqu'à Hautecombe où elle arriva le samedi 20 juillet. À peine arrivée, elle se rendit immédiatement à l'église du monastère pour se recueillir sur la tombe de Charles-Félix. Elle tombe à genou, et toute en larmes, elle lit l'inscription funéraire de son époux :

Charles-Félix
Joseph-Marie de Savoie
Duc de Genevois
né le Samedi-Saint, 6 avril 1765
Roi de Sardaigne
Chypre et Jérusalem
par cession de son frère
le roi Victor-Emmanuel
confirmée
le Jeudi-Saint 19 avril 1821
mort le 27 avril 1831.
Âmes dévotes
qui visitez ces saints lieux
Priez pour le repos de son âme.

C'est la première fois qu'elle voyait la tombe de son mari bien-aimé.

Après s'être installée dans ses appartements et une fois remise des fatigues du voyage, elle alla visiter les travaux accomplis depuis son dernier séjour en 1830. À l'extrémité

orientale des bâtiments claustraux, une antique chapelle dédiée à Saint-André avait été restaurée. Le 23 juillet, elle eut la visite de Mgr Rey, ancien évêque de Pignerol qui venait d'être nommé au siège épiscopal d'Annecy et le 29 juillet c'est au tour de Mgr Martinet, archevêque de Chambéry de lui rendre visite. Il en profita pour bénir la chapelle qui venait d'être restaurée.

Tous les soirs, Marie-Christine faisait une promenade aux alentours de l'abbaye.

Respectant la promesse qu'elle avait faite à Mgr Rey, elle se rendit à Annecy, où elle arriva le 21 août et fut accueillie avec enthousiasme par la population. Comme lors des précédents séjours qu'elle effectua avec Charles-Félix dans cette ville, elle logea dans le palais épiscopal. À plusieurs reprises, elle se rendit dans l'église de la Visitation pour se recueillir sur les tombes de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal.

Dans une lettre à Mgr Billiet, évêque de Maurienne, Mgr Rey écrivait :

« *La bonne Reine se porte à merveille : elle mange comme deux et se promène comme quatre. Elle est très gaie, et vraiment on est en famille auprès d'elle. Je loge trente huit personnes… M. de Collobiano est très aimable ; c'est lui, du reste, qui règne dans cet empire : le marquis de Cortenze est un chrétien comme le marquis d'Azeglio* ».

Dans une seconde lettre, datée du 28 août, Mgr Rey écrivait au même prélat :

« *La digne Reine nous a quittés hier au soir. Elle est bonne comme le pain. Elle est Reine, mais c'est M. de Collobiano qui règne seul absolument. Du reste il est excellent, aimable, pieux, gai, obligeant, et je me suis vraiment attaché à lui. Je suis enchanté aussi du marquis de Cortenze. Le jeune marquis Raggi est également bien intéressant. Je connaissais la comtesse de Bricherario depuis longtemps, mais je l'apprécie plus que jamais. Toute cette pieuse Cour est encore pour une quinzaine en Savoie* ».

Marie-Christine retourna ensuite à Hautecombe et y passa quinze jours avant de retourner à Turin, le 12 septembre.

Marie-Christine respectant les vœux de Charles-Félix fait terminer les travaux de l'abbaye d'Hautecombe

Comme le lui avait demandé son époux Charles-Félix avant sa mort, Marie-Christine fit terminer les travaux de l'abbaye. Il l'avait d'ailleurs mentionné au paragraphe 19 de son testament du 5 mars 1825 « *Mon héritière* (la reine Marie-Christine) *sera tenue de porter à leur terme les réparations et le rétablissement des religieux à Hautecombe et de fournir l'argent nécessaire* ».

Au paragraphe 20, il précisait « *Les trois corps saints de Félix, qui est à Turin, sainte Christine, qui est à Govone, et saint Victor, qui est à Gênes, dont les papes qui me les ont donnés m'ont laissé la disponibilité, je les laisse à la reine ma très chère épouse, qui pourra les retenir auprès d'elle ou les donner à quelque église ou communauté religieuse, comme elle jugera à propos ; par contre celui de saint Félix, après mon décès, je la prie de l'envoyer à Hautecombe, ou avant, si elle le juge à propos* ».

Les travaux à effectuer étaient encore nombreux et concernaient le monastère et l'église, la façade principale de l'église, la chapelle saint André et le phare et la chapelle de Belley.

Souhaitant entrer au cloître, Marie-Christine rédige son testament

La reine douairière retourna à Gênes et le 15 avril 1834, elle rédigea son testament dans lequel elle liste tous les legs qu'elle fait tant à sa famille qu'à celle de Charles-Félix. On en compte une soixantaine.

Le testament commence ainsi « *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et assistée de la Bienheureuse Vierge que j'implore et prie, moi Marie-Christine Thérèse de Bourbon, infante des Deux-Siciles, voulant après la perte du cher et généreux mon époux le roi Charles-Félix premier, saine de corps et d'esprit, préoccupée de la disposition des choses temporelles … de faire mon testament, désirant y exprimer mes dernières volontés* ».

Dans la suite de son testament, elle demande que des messes soient célébrées pour le repos de son âme, dans l'église de la Visitation d'Annecy, dans l'église de la Madone de la Consolata de Turin, à Cagliari et dans toutes les églises qui reçurent le corps de son mari le roi Charles-Félix pendant son transport de Turin à Hautecombe…,

Elle fixe également le lieu de sa sépulture en fonction du lieu où elle décèdera :

- si elle décède dans les États Royaux, son corps devra être transporté à l'abbaye de Hautecombe et devra être placé dans la même tombe que son époux,
- si décès survient dans les États de Naples, elle souhaite que son cher neveu, le roi, fasse transporter son corps dans l'église de Santa Chiara, dans la tombe de sa famille pour être proche de ses chers parents, vêtu de l'habit d'une des confraternités auxquelles elle appartient dans ce royaume,
- enfin, si elle décède ailleurs, elle désire être ensevelie, avec le moins de pompe possible, au cimetière de la paroisse où elle se trouvait.

Elle donne ensuite la liste des legs particuliers qui devront être faits après sa mort. Parmi ces legs, on note notamment pour :

- la princesse Thérèse Christine Marie, infante des Deux-Siciles, sa filleule et nièce, l'argenterie et les objets de beaux-arts qui se trouvent à Rufinella et dans une maison qu'elle possède à Naples,
- le roi Charles-Albert de Sardaigne, son très cher neveu, une épée en diamant, en reconnaissance de l'affection et des attentions qu'il lui a toujours manifestées,
- la reine Marie-Thérèse de Sardaigne, sa chère nièce, une croix en brillants,
- le prince royal Victor-Emmanuel, fils du roi Charles-Albert, tous les portraits des membres de la Maison de Savoie qu'elle possède,
- le roi de Naples, son très cher neveu, le mobilier et les objets précieux qu'elle possède, en reconnaissance de l'affection qu'il lui a toujours manifestée,
- la reine Marie-Amélie, sa très chère sœur, reine des Français, tous les portraits de leur mère, la reine Marie-Caroline, ainsi que divers objets et mobiliers qu'elle possède,
- la reine de Naples, Marie-Christine, sa très chère filleule et nièce, son collier en brillant avec une croix,
- la reine de Hongrie, Marie-Anne de Savoie, fille de Victor-Emmanuel 1er (épouse de l'empereur Ferdinand d'Autriche) pour l'affection que lui portait Charles-Félix, le bracelet avec son portrait qu'il portait le jour de sa mort,
- l'abbaye de Hautecombe se voit attribuer une somme annuelle de douze mille livres, « à condition que le nombre de huit moines fixé au moment de la donation et fondation soit porté à seize et que le nombre de frères soit accru en proportion et que l'on prenne un domestique comme gardien de l'Église »
- le monastère des sœurs de la Visitation d'Annecy, une somme annuelle de cinq mille livres.

Bénéficièrent encore de ses legs :
- le prince de Salerne, Léopold, son très cher frère, ainsi que sa fille Marie-Caroline,
- la princesse Marie-Béatrice de Savoie, fille de Victor-Emmanuel 1er, épouse du duc de Modène François IV,
- l'abbaye de Hautecombe qui reçut le corps de Saint-Félix que son époux Charles-Félix lui avait donné.

Enfin, elle donne l'usufruit :
- de la Maison dite de Chablais au séminaire de Turin,
- du château de Govone et de ses terres à sa nièce, la reine Marie-Thérèse de Sardaigne,
- du château d'Aglié au prince Ferdinand-Albert, duc de Gênes, second fils du roi.

Les personnes qui l'ont servie pendant de nombreuses années se voient également remettre des meubles, des bibelots, des chevaux, du linge de sa garde-robe, de l'argent…

Quant au comte Filiberto Avogadro di Collobiano, fidèle secrétaire de Charles-Félix, il reçoit de Marie-Christine un carrosse et un couple de chevaux.

Marie-Christine s'est donc montrée très généreuse en distribuant les biens meubles et immeubles que lui avait laissés son mari le roi Charles-Félix et des sommes d'argent importantes dépassant largement ses possibilités financières.

Marie-Christine change souvent de résidence

Après être revenue à Turin, où elle reste peu de temps, elle repart pour Gênes le 30 novembre 1834. Lorsqu'elle arrive dans cette ville, elle est reçue à sa descente du carrosse par Charles-Albert et ses gentilshommes. Puis à l'entrée des appartements qui lui étaient destinés, elle est accueillie par la Reine Marie-Thérèse, avec les dames de sa suite. Durant son séjour à Gênes, le roi et la reine ne négligèrent aucun moyen pour la distraire.

A Turin, elle avait grandement contribué à la fondation de l'église Saint-Charles. Une autre église, proche de celle de Saint-Charles, qui avait beaucoup souffert pendant la période napoléonienne fut reconstruite grâce à une large contribution de Marie-Christine. Dans cette église, qui reçut le nom de Sainte-Christine, on peut lire sur un marbre placé du côté de l'évangile, l'inscription suivante :

Marie-Christine de Bourbon
Auguste veuve de Charles-Félix roi
a ouvert l'église de Sainte Christine
à la majesté des Saints mystères,
et a consacré des fonds,
le 10 février 1844,
pour que l'hostie Sainte y soit immolée deux fois le jour
aux conditions suivantes, savoir :
que de solennelles obsèques anniversaires
soient rendues au roi Charles-Félix
par les Confrères du Saint-Cœur de Marie,
chaque année le 27 avril.
Que les chapelains, pour sa délivrance
et pour le salut des Princes de Savoie et de Bourbon
célèbrent plusieurs fois l'an le Saint Sacrifice :
que tous les vendredis
le Saint Sacrement soit exposé au peuple
dans un but de prières publiques ;
et que les derniers tourments de N. S. J. C.
soient dévotement rappelés aux fidèles
par les stations du chemin de la croix.

Marie-Christine encourageait les artistes et leur assurait des subsides en les faisant travailler. C'est ainsi qu'on peut voir au château de Govone sa galerie de portraits peints à l'huile, encadrés avec luxe, qui représentent tous les Princes de la Maison de Savoie.

A Hautecombe, il existe un tableau des Souverains de la dynastie des Savoie, dont tous les noms sont tracés, à l'aiguille, par des fils de soie. Ce tableau a été exécuté par les religieuses augustines de Pont-de-Beauvoisin. Enfin, Marie-Christine a également financé l'embellissement ou la restauration de nombreuses églises.

Jusqu'à la fin de ses jours, elle va alterner ses séjours dans l'une ou l'autre de ses agréables résidences, dans le Piémont, mais également dans les plus célèbres villes d'Italie, parmi lesquelles Naples, Rome, Milan.

Son premier testament ne pouvant être respecté dans toutes ses dispositions, surtout financières, Marie-Christine rédige un nouveau testament

Comme elle caressait toujours l'espoir de faire son entrée dans un cloître, Marie-Christine rédige, le 24 février 1840, un nouveau testament qui remplaça celui qu'elle avait écrit à Gênes le 15 avril 1834.

Il semble que c'est suite à des reproches sur l'importance des sommes qu'elle souhaitait voir distribuées après sa mort alors qu'elle ne les possédait pas qu'elle décida à rédiger un nouveau testament.

Dans ce deuxième testament, elle remet seulement en cause les importantes sommes qu'elle souhaitait distribuer. Par contre, pour le nombre important de joyaux et bijoux d'une grande valeur qu'elle possède, à savoir une épée de diamants, des diamants, des croix, des plaques et colliers de l'Annonciade, elle confirme les dons qu'elle avait faits aux princes et princesses des familles de Savoie et de Bourbon.

Ce testament commence ainsi :

« *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et avec l'assistance de la bienheureuse Vierge que j'implore et supplie ; moi, Marie-Christine-Thérèse de Bourbon, infante des Deux-Siciles, reine douairière de Sardaigne ; occupée en ce moment à régler mes affaires afin de me préparer à la vie de retraite que je me propose d'embrasser quand et comme il plaira au Seigneur de m'accorder cette grâce ; je veux disposer de mes biens pendant qu'il en est encore temps, afin de ne plus penser, dans l'avenir, à autre chose qu'au salut de mon âme, de me dévouer entièrement au service de Dieu et de ranimer ma confiance dans son infinie miséricorde.*

« *Ce qui m'engage principalement à cela, c'est la circonstance de mon entrée probable dans un monastère pour éprouver de nouveau ma vocation et les forces de ma santé avant d'en venir à une détermination certaine. Mais vu l'incertitude de mes résolutions futures,*

mon intention est de faire en sorte que les présentes dispositions puissent également s'appliquer aux deux cas ; c'est-à-dire, au cas où j'abandonnerais définitivement le monde pour m'adonner à la vie claustrale, et au cas où je continuerais à vivre dans le siècle.

« *Et comme cette éventualité n'est nullement prévue dans le premier testament confié alors au royal Sénat de Savoie, je le révoque et l'annule, déclarant que ce qui est contenu dans celui-ci est ma volonté véritable et précise* ».

Sa vocation à la vie du cloître n'était donc pas imaginaire. Elle confirme qu'elle accorde une rente annuelle de cinq mille livres pour les Visitandines d'Annecy. Par contre, les Cisterciens de Hautecombe n'ayant pas respecté les conditions (augmentation du nombre de moines et de frères) qu'elle avait mises à l'attribution d'une rente annuelle de douze mille livres, elle réduit cette rente à six mille livres, mais n'y met aucune condition.

Respectant la volonté de son défunt mari, Charles-Félix, elle décide d'exclure le roi Charles-Albert de la succession des appartements royaux de l'Abbaye de Hautecombe et les lègue à son neveu Victor-Emmanuel, prince héritier :

« *Je transmets, à titre de legs particulier à mon neveu Victor-Emmanuel, prince héritier, la maison destinée à son habitation avec ses dépendances, qui se trouvent annexées au couvent de Hautecombe* ».

Puis, comme dans le premier testament, elle fixe le lieu où elle veut être enterrée en fonction de l'endroit où elle se trouvera lors de son décès :

« *Je laisse mon corps à la terre d'où il est venu, voulant que mes funérailles et mon enterrement soient conformes aux règles monastiques si le Seigneur m'appelle à lui dans un monastère. En tout cas, je veux que mon corps ne soit ni embaumé, ni ouvert. Il sera vêtu en religieuse de l'humilité ou de la Visitation, et sera de la sorte enseveli.*

« *Si je réside hors d'un monastère, et qu'il plaise au Seigneur de m'appeler à lui pendant que je me trouverai dans les Etats de Naples, je prie le Roi mon cher neveu de me faire transporter à Santa-Chiara, dans le tombeau de notre Famille auprès de mes bien aimés parents, revêtu comme je l'ai dit. Mais si je meurs dans les Etats du Roi de Sardaigne, ou ailleurs, je veux être transportée à l'abbaye de Hautecombe en Savoie sur les rives du lac du Bourget, et là, placé dans le tombeau même de mon cher époux, et à côté de lui.*

« *En tous cas, les obsèques, le convoi et les funérailles seront le moins pompeux possible ; mon tombeau sera modeste et portera l'inscription que j'aurai remise à mon exécuteur testamentaire* ».

Elle termine son testament en précisant :

« *Je ne saurais clore cette disposition concernant l'abbaye de Hautecombe sans recommander de nouveau au roi, à la reine et aux augustes princes ce monument de*

l'auguste maison, qui en rappelle les faits glorieux, qui en conserve encore les saintes reliques de familles et qui, en renfermant les reste mortels du roi mon époux, de mémoire toujours chère et glorieuse, en rappelle en outre la piété et la religion. Ce monument, que j'ai toujours tenu en grande considération et que je n'oublierai jamais, je l'abandonne, réconfortée par la certitude qu'il passe sous la tutelle et sous la protection du roi, de la reine et de leurs enfants ».

Enfin, la reine demande qu'après sa mort soient célébrées sans retard pour le repos de son âme six mille messes en diverses églises dont elle donne la liste, et près desquelles sont situées ses propriétés. Elle confirme un grand nombre d'anniversaires et en établit de nouveaux, notamment dans les églises de Hautecombe et de la Visitation d'Annecy. Puis, elle demande que soient distribués quinze mille francs aux pauvres de ses diverses résidences et remet toutes les dettes de ses colons et des habitants de ses terres.

Marie-Christine va tenter la vie du cloître

Après avoir rédigé son second testament, la reine voulut donner un début d'exécution à sa vocation à la vie du cloître. Mais une triste infirmité va provisoirement l'empêcher d'accomplir son vœu.

En effet, elle fut atteinte dans ses facultés mentales. Fort heureusement, cette altération de ses facultés mentales ne fut que momentanée et les médecins déclarèrent qu'elle n'aurait pas de conséquence alarmante. Ils ne s'étaient pas trompés puisque quelques mois plus tard, la reine recouvra toutes ses facultés.

C'est au cours de l'année 1841, qu'elle put enfin réaliser son vœu en entrant au monastère que les Visitandines possédaient à Rome, près de l'antique palais des Césars. La vie religieuse lui convenait parfaitement et elle pensait bien y rester jusqu'à la fin de ses jours.

Mais, le Souverain Pontife, Grégoire XVI, l'en dissuada. Il lui fit comprendre que « *par sa charité et le spectacle de ses vertus, elle serait plus utile au milieu du monde*, *qu'enfermée dans un cloître* ». Elle décida d'écouter les conseils du Souverain Pontife, et quitta, non sans regret, le cloître des Visitandines.

Les travaux de restauration qu'elle avait fait entreprendre à Hautecombe à la demande de Charles-Félix étant terminés, Marie-Christine y retourne pour procéder à leur inauguration

Lorsqu'elle fut de retour en Piémont, Marie-Christine apprend que les travaux de restauration de Hautecombe sont terminés. Elle décide donc d'y retourner, puisqu'elle n'y avait pas été depuis dix ans.

Elle arrive à Hautecombe le 27 juin 1843, vers cinq heures de l'après-midi, et dès le lendemain, elle visita et put admirer les nombreux travaux effectués sur ses ordres.

- <u>Le monastère et l'église</u>

La décoration intérieure et extérieure du monastère était achevée, toujours dans le style romantico-gothique. Dans l'église, elle put admirer les stucs, dont elle avait fait recouvrir les voûtes et encadrer les fresques du transept.

- <u>La façade principale de l'église</u>

Tournée du côté de l'occident, c'est-à-dire du côté de la montagne, elle est de style gothique, appelée gothique fleuri, à cause de la multiplicité et de l'élégance de ses ornements.

Au premier plan se trouvent la porte et ses deux fenêtres latérales taillées en ogives, enrichies de filets et de cordons du meilleur goût. Au second plan il y a une galerie d'arcades et de pilastres de petite dimension.

La porte et les fenêtres sont séparées et arc-boutées par quatre contreforts, qui divisent ainsi la façade en trois compartiments verticaux. Chaque contrefort est orné de deux statues, posées sur des modillons et surmontées de baldaquins.

Les quatre statues du rang inférieur qui décorent le premier plan de la façade, représentent les vertus théologales : la *Foi*, L'*Espérance*, la *Charité* et la *Religion*.

Dans le vide qui se trouve sous le cordon, à droit et à gauche de chaque ogive, sont sculptés six médaillons portant l'écusson de Savoie : *une croix d'argent sur fond de gueule.*

Les quatre statues du rang supérieur représentent les vertus cardinales : la *Justice*, la *Force*, la *Tempérance* et la *Prudence.*

Enfin, au sommet de la pyramide il y a une couronne de fleurs attachées avec des rubans, et au milieu de la pyramide sont entrelacées les deux lettres qui forment le chiffre de la reine Marie-Christine.

- <u>La chapelle saint André et le phare</u>

La chapelle préromane de saint André, déjà restaurée du temps de Charles-Félix, avait fait l'objet de quelques petits travaux supplémentaires. Au chevet de cette chapelle avait été

érigée la fameuse tour de la lanterne qui ne servit jamais à rien, sauf à Marie-Christine qui aimait à monter au sommet de cette tour pour s'y reposer, lorsqu'il faisait beau temps.

- <u>La chapelle de Belley</u>

Elle avait été divisée en deux parties. En face du tombeau de Charles-Félix on érigea l'autel de Notre-Dame des Anges et la porte ouvrant au nord, qui donnait accès à la basilique depuis le XVIe siècle, fut murée.

Pendant son séjour à Hautecombe, Marie-Christine reçut la visite et les hommages du Gouverneur de la Savoie, des Intendants de province, de Mgr Billiet, archevêque de Chambéry depuis 1840 et des évêques d'Annecy, de Maurienne et de Tarentaise.

Le 24 juillet, on célébra Sainte-Christine et les religieux lui offrirent un charmant bouquet. Le poète savoisien Jean-Pierre Veyrat vint offrir à la reine, protectrice des arts et des lettres, quelques stances de sa composition.

Pour inaugurer par un acte solennel l'achèvement des travaux, Marie-Christine réunit plusieurs prélats ainsi que Son Excellence le marquis d'Oncieux de Chaffardon, Son Excellence le marquis de la Planargia, gouverneur-général du duché, les écuyers du roi Charles-Félix, les personnes attachées à sa cour et plusieurs hauts fonctionnaires. Elle remit à chacun d'eux une médaille qu'elle avait fait frapper pour la circonstance.

Cette médaille représente : d'un côté la façade orientale de l'église de Hautecombe, avec l'exergue *Hic jacet Carolus Felix, rex optimus ;* et de l'autre son portrait, avec l'exergue suivant *M. Christina Borbonia aug. Templum Altœcumbœ perfecit.*

Les dépenses faites par la reine dans l'église et le monastère étaient considérables, à l'image de celles faites par Charles-Félix. On trouve dans la sacristie deux chasubles qui ont été brodées, l'une par Marie-Christine, et l'autre par sa sœur Marie-Amélie, reine des Français, ainsi qu'un calice et un ostensoir en vermeil ciselé à Paris.

Marie-Christine éprouvait une grande joie et beaucoup de fierté de voir la fin des travaux de restauration et surtout d'avoir ainsi fidèlement rempli les intentions du roi défunt. Dans la matinée du 23 août, Marie-Christine quitta Hautecombe où elle ne devait plus revenir de son vivant.

Sur le chemin du retour, elle passa la journée du 27 août à Saint-Jean-de-Maurienne, où elle présida au tirage d'une loterie en faveur des pauvres de la commune. Le lendemain après avoir entendu la messe, elle part pour Turin où elle arrive dans la soirée du 30 août.

Six semaines après, le 21 octobre, elle était à Govone, où elle reçut le duc d'Aumale, fils du Roi de Français, et de sa sœur Marie-Amélie. Puis le 24 novembre, Marie-Christine se rend Gênes où elle a décidé de passer l'hiver.

Pendant son séjour à Gênes, la santé de Marie-Christine inquiéta à nouveau son entourage. Le frère du comte de Collobiano écrit de Gênes le 10 avril 1844, dans un français approximatif « *Quinze jours aujourd'hui, notre bonne Reine m'a effrayé. Elle lui prit mal, j'étais seul car mon frère était malade ; mais grâce à Dieu, Sa Majesté, après deux saignées, purgation et lit, la chose est finie, et Sa Majesté ainsi que mon frère vont bien* ».

Depuis longtemps Marie-Christine ne se préoccupait plus des affaires publiques. Par contre, elle participait volontiers aux événements privés de la famille de Charles-Albert, dont elle affectionnait particulièrement l'épouse la reine Marie-Thérèse ainsi que leur fille, la duchesse Marie-Adélaïde. En 1847, elle eut à Turin la visite de son frère Léopold, Prince de Salerne.

Au cours des dernières années de sa vie, Marie-Christine faisait souvent écrire ses lettres par son secrétaire, mais le 29 février 1848, c'est elle qui écrivit sa dernière lettre au révérend père de Hautecombe :

« *Très révérend Père,*

« *Les vœux que vous avez eu la bonté de m'adresser à l'approche des saintes fêtes m'ont donné une nouvelle preuve de la bonté de votre cœur et du souvenir que vous conservez pour ma personne. Recevez-en, très révérend Père, mes plus vifs remerciements, et veuillez être persuadé, unîment à tous ces bons religieux vos dignes confrères que je ne cesse de mon côté de former des vœux pour que le ciel accorde à toute cette religieuse Famille une parfaite santé et tout ce qui peut entrer dans ses saintes vues.*

« *En recommandant toujours à vos prières plus que ma personne, le repos de l'âme généreux et chérie du feu roi mon époux, je vous renouvelle l'expression des sentiments de ma considération très distinguée.* »

Au moment où Marie-Christine écrivait ces quelques lignes, elle ignorait que sa sœur Marie-Amélie, avait été chassée de France avec son mari le roi des Français, Louis-Philippe 1er, et qu'elle était partie se réfugier en Angleterre avec sa famille.

Mais, la santé de Marie-Christine se dégradait à nouveau. Elle perdait de plus en plus l'usage de ses facultés, imaginant sans cesse que Dieu était irrité contre elle, à cause des crimes qu'elle croyait avoir commis. Pour se faire pardonner, elle voulait se confesser à tout moment.

Marie-Christine meurt pendant son séjour à Savone

Pendant l'hiver 1848-1849, Marie-Christine se trouve à Savone, au château du marquis Adhémar de Mari.

Au commencement du mois de mars 1849, elle est affligée d'un cathare pulmonaire et tomba dans une extrême faiblesse. Rapidement, ses médecins estimèrent que ses jours étaient comptés. Mgr Alexandre Riccardi di Netro, évêque de Savone, vint lui administrer les derniers secours de la religion. Contrairement à Charles-Félix, l'agonie de Marie-Christine ne fut ni longue, ni douloureuse.

Elle mourut le 12 mars 1849, aux premières heures du jour et toutes les cloches de la cité de Savone annoncèrent aux habitants la triste nouvelle. En présence des autorités de la ville et du chapitre de la cathédrale, le corps de Marie-Christine, revêtu du costume des religieuses de la Visitation, fut déposé dans son cercueil garni de lames de plomb à l'intérieur et revêtu de velours noir à l'extérieur. Ce cercueil avait un double couvercle, dont le premier était orné d'une croix d'or et d'une plaque d'argent, avec une courte inscription préparée par la Reine elle-même ; le second fut fermé à deux clés en présence de témoins.

Après une dernière messe célébrée par le chapitre, à laquelle assista Mgr l'évêque, le cercueil quitta Savone pour se rendre à Hautecombe, distant de cinq cents kilomètres. Le 14 mars, à trois heures de l'après-midi, après une nouvelle absoute, le convoi se mit en marche, suivi d'un personnel assez nombreux. Il arriva le soir même à Carrare où le cercueil fut déposé dans l'église principale pour y passer la nuit au milieu d'une chapelle ardente. Le lendemain, le convoi se dirigea vers Dogliani, et le 16 mars il arriva à Carignan.

De là, il prit la direction de Suze en passant par Stupinis. Le 17 mars, Charles-Albert, n'ayant pu se libérer, car retenu par la guerre contre les Autrichiens, délégua en son nom plusieurs hauts personnages qui se rendirent à Stupinis pour se joindre au cortège. Le 18 mars, il était à Lanslebourg, le 19 à Saint-Michel-de-Maurienne et le 20 à Aiguebelle.

Tout au long du chemin, les populations accouraient pour rendre un dernier hommage à leur Reine Marie-Christine. Les évêques de Suze, de Saint-Jean-de-Maurienne et l'archevêque de Chambéry se portèrent au-devant du convoi, chacun à l'entrée de sa ville épiscopale.

Le convoi arriva à Chambéry le 21 mars vers cinq heures de l'après-midi par le faubourg Montmélian et a été conduit processionnellement à l'église métropolitaine. On y fit une absoute et sans retard le char funèbre prit la route pour Aix-les-Bains. La dépouille mortelle de Marie-Christine passa la nuit dans l'église, entourée de nombreux fidèles.

Le lendemain, 22 mars, après une messe, le convoi se rendit au port de Puer où un grand canot l'attendait. Le lac n'étant point calme à ce moment là, la traversée fut laborieuse.

Le convoi funèbre arriva à Hautecombe, le lendemain vendredi 23 mars 1849 à dix heures. Mgr Billiet, les dignitaires de la région, la communauté des Cisterciens attendaient le cercueil. Ils le conduisirent dans la basilique avec toute la pompe de la sainte liturgie. Une messe pontificale pour l'auguste défunte fut célébrée. Il n'y eut pas d'oraison funèbre.

Après la cérémonie des cinq absoutes, le cercueil fut porté processionnellement à la chapelle de Notre-Dame des Anges. On l'ouvrit un instant pour reconnaître une dernière fois, à travers le cristal, le visage de l'auguste défunte. Puis, le cercueil étant fermé de nouveau, une des deux clés fut remise au Prieur de Hautecombe, l'autre étant destinée aux archives de la Cour. La cérémonie se termina par une double absoute : l'une sur le corps de la Reine, l'autre sur le corps du Roi.

Depuis ce jour, Marie-Christine repose à côté de son bien aimé mari Charles-Félix, et, ces deux modèles de fidélité conjugale, qui avaient été inséparables durant leur vie, continuent de l'être après la mort.

On grava sur le devant du tombeau cette inscription :

Ci-git près du Roi son époux
Marie-Christine de Bourbon
Reine douairière de Sardaigne, la Providence des pauvres
née le 17 janvier 1779
morte à Savone le 12 mars 1849

Marie-Christine avait en effet mérité par ses bonnes œuvres du surnom de « Providence des pauvres ».

Dans le même temps, Charles-Albert marchait à la tête de son armée. Le 20 mars, il franchissait le Tessin. Le 21, il se battait à Sforzesca, le 22 à Mortara. Mais les Autrichiens le forcèrent à se replier et le 23, jour de la sépulture de Marie-Christine à Hautecombe, il fut défait à Novare, à la suite d'une sanglante bataille. La nuit suivante, il abdiquait en faveur de son fils Victor-Emmanuel et prenait le chemin du Portugal, où il devait mourir à Porto, le 28 juillet 1849.

Bibliographie

- *Le journal d'une reine, Marie-Carline de Naples dans l'Italie des Lumières*, de **Mélanie Traversier**, publié aux Editions Les Classiques de Champ Vallon, 2017

- *Vie intime de Charles-Félix de Savoie, roi de Sardaigne, et de Marie-Christine de Bourbon,* de **Julien Gotteland**, *Manuscrit (sans date)*

- *Charles-Félix de Savoie, roi de Sardaigne, restaurateur d'Hautecombe - sa vie intime* par un religieux de cette Abbaye - Hautecombe 1881

- Premier ***Testament de la reine Marie-Christine de Bourbon***, du 15 avril 1834, Archives départementales de la Savoie, 6FS 168 - Folio 152

- *Marie-Amélie de Bourbon Sicile, épouse de Louis-Philippe*, dans histoire des Reines de France, de **Florence Vidal**, publié aux Editions Pygmalion, 2010